

INTRODUCTION DE L'ÉDITEUR

Dans une lettre de jeunesse adressée en 1910 à son ami Jacques Rivière, celui qui n'est pas encore connu sous le nom de Saint-John Perse mais qui a déjà publié dans *La Nouvelle Revue française* sous le pseudonyme de Saintleger Leger, écrit ceci à propos de l'exercice de la critique littéraire :

Mais le critique auquel je songe, celui qui assume de restituer, de recréer (et c'est, plus simplement, de situer et relier) – secret, replié sur lui-même, et « trouvant » à son tour comme le poète trouve, et à son tour relié à l'inconscient et au mystère, « voyant » enfin, avec le droit de dire plus, puisque, moins elliptique, il évente et il comble tous les rapports sacrifiés, – ce critique est poète lui-même, sous peine de n'être pas. Il ne laisse point d'« imaginer », ayant à restituer lui-même à l'œuvre tout son carénage, c'est-à-dire le monde tout entier auquel elle s'adosse ; pas plus, « instruisant » lui aussi par le dedans, qu'il ne peut éluder l'effusion intime. C'est ainsi, me semble-t-il, par l'usage du rapport et par un jeu d'analogies, que la critique peut accomplir un acte propre, cesser d'être un parasitisme pour devenir un compagnonnage ; un « anabase », si vous voulez, ou retour à la Mer, à la commune Mer d'où l'œuvre fut tirée (dans sa définitive, et peut-être cruelle, singularité)¹.

Par fidélité à cette conception exigeante entre toutes de la critique, et se retrouvant pleinement dans l'idéal d'« éclairage » propre à Rivière, Saint-John Perse demeura intransigeant durant tout son parcours, vis-à-vis des nombreux commentaires déployés autour de son œuvre poétique. Dans la section des « Témoignages littéraires » qu'il prit soin de ménager au sein des appendices du volume de ses *Œuvres complètes* dans la Pléiade, cette exigence elle-même apparaît dans l'agencement de quelques réponses adressées à certains critiques qui s'étaient penchés sur tel ou tel point de sa poésie. Au gré de cette suite très précieuse à la fois pour le lecteur et le spécialiste de ses écrits, semble émerger au fil des pages, la désignation d'une sorte d'élite de ces commentateurs éclairés

¹ Alexis Leger, Lettre à Jacques Rivière du 21 octobre 1910, Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, p. 677.

et éclairants, ennemis de l'anecdote biographique² et visant ce haut compagnonnage qu'il appelait de ses vœux dès l'âge de vingt-trois ans.

Et quand cinquante ans plus tard, Saint-John Perse, *poeta laureatus* couronné du prix Nobel de Littérature préside lui-même, *Maître d'astres et de navigation*, à son entrée dans la prestigieuse collection des Éditions Gallimard, le contexte qui était alors celui du début du XX^e siècle a considérablement évolué en matière de commentaire de la littérature. La discipline s'est passablement alourdie de mille et une « techniques » d'analyse textuelle et moyennant les diverses écoles d'un nouveau byzantinisme, ce qui était à l'origine un exercice de lecture s'est mué peu à peu en une mise de la poésie sous scalpel. Les années soixante ont vu le succès, pour ne pas dire le triomphe du structuralisme et dans son sillage, c'est une sorte d'objectivation de la substance littéraire et de son appréhension qui s'est rapidement répandue. Dans sa Pléiade, loin de cette logomachie, le poète désigne donc en filigrane une fine fleur de l'exégèse, ces quelques glorieux fantassins qui lui semblent avoir su montrer la voie, à même de préserver la lecture de sa poésie, des étroitesse du siècle et des taxinomies doctrinales³ – et au premier rang de ceux-là, on retrouve Roger Caillois, Jean Paulhan, Albert Henry entre autres.

C'est justement en ce moment charnière des années soixante, en amont de la parution décisive des *Œuvres complètes* de 1972, qu'un étudiant anglais nommé Roger Little écrit à Saint-John Perse, ce poète français qu'il admire tant et dont il a entrepris une étude de fond, qui le mènera au fil des ans à la mise sur pied de plusieurs outils de nature lexicale et bibliographique, d'une monographie, d'une édition critique, et de la première thèse soutenue en Europe à son propos. En le rencontrant, le poète est frappé par l'enthousiasme pour ne pas dire la passion, mais aussi la rigueur toute particulière de celui qui deviendra plus tard le titulaire de la prestigieuse chaire de français à Trinity College, Dublin. Au fil des ans, se développent une confiance précieuse mais aussi une affinité poétique, car Roger Little est aussi poète. C'est certainement à la faveur de ce regard de créateur que la poésie de Saint-John Perse sera abordée *de l'intérieur* par l'universitaire (né anglais mais naturalisé irlandais devant la montée de l'antieuropéanisme en

² À George Huppert, directeur de la *Berkeley Review*, il écrit le 10 août 1956 : « L'important, après tout, est moins ce que le poète a voulu, que ce qu'il a réussi à faire entendre, dans son œuvre. Et quant à sa personne ou à sa vie, vous avez su déjà vous élever contre cette conception anecdotique qui n'est souvent, pour la critique, qu'une dérobade à l'égard de l'œuvre elle-même. » Saint-John Perse, Lettre à la « Berkeley Review », *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 565.

³ Il écrit à Archibald MacLeish dans une lettre du 23 décembre 1941 : « De doctrine littéraire, je n'en ai point à formuler : je n'ai jamais trouvé mangeable la cuisine des chimistes. » (*ibid.*, p. 551).

Angleterre) : non pas en ce surplomb si courant dans les études sur auteurs, mais au gré d'une réelle connivence. Au rythme de ses différentes publications, ne s'affirme pas seulement une étude savante et attentive, mais aussi une capacité à explorer les arcanes d'une poésie réputée pour ses énigmes. Et dans ce parcours, le recours à la traduction paraissait inévitable et fut à vrai dire premier, car c'est avant même d'établir son *Index verborum* que Roger Little entreprend de traduire Saint-John Perse : d'abord le recueil *Exil*, puis l'ensemble de l'œuvre⁴. Traduire, entrer en connivence, tenir la distance et les promesses de la transmission : plus que jamais, le sacerdoce « persien » de Roger Little s'était affirmé et devait faire de lui, dans l'histoire même du commentaire de l'œuvre, le représentant d'un moment déterminant. L'attention au langage et au singulier lien au monde de cette poésie devait dès lors quitter les seules rives du dithyrambe, et aborder le seuil d'une nouvelle lecture de détail, qui allait essaimer à partir de la fin des années quatre-vingt.

L'itinéraire même de Roger Little est, on peut le dire, résolument marqué du sceau de l'*ouverture* radicale que permet de fréquenter cette œuvre qui se décline tout entière en « désir du monde » (pour reprendre l'expression qu'Édouard Glissant utilisa à son endroit). Professeur à l'Université de Southampton de 1966 à 1979, son activité d'africaniste le conduit à l'Université de Sierra Leone dans les années soixante-dix puis au Sénégal en 1997-98. C'est à partir de 1979 qu'il occupe alors la chaire de français à Trinity College, Université de Dublin – chaire de Français d'ailleurs la plus ancienne au monde, fondée en 1776. C'est de ce poste d'enseignement qu'il observe alors la nécessité et même l'urgence de revigorer les études françaises, et c'est pour y avoir contribué grandement qu'il est distingué en 1994 par le Prix de l'Académie française pour le rayonnement de la langue et de la littérature françaises. En France, il est par ailleurs fait Chevalier de l'ordre national du Mérite, en plus d'un certain nombre de distinctions internationales. En 1999, pour marquer son départ à la retraite, un colloque international est organisé à Trinity College, dont les actes ont été édités aux Éditions Grant and Cutler en 2002, sous la direction de David Murphy et Aedín Ní Loingsigh, sous le titre *Thresholds of Otherness, Autrement Même. Identity and Alterity in French-Language Literatures*. (Il avait déjà donné le titre

⁴ Deux traductions ont été éditées : Saint-John Perse, *Anabasis*, translated by Roger Little, Arlington (Texas), *The Arlington Quarterly*, II, 4, fall 1970, p. 113-136 ; Saint-John Perse, *Birds*, translated by Roger Little, Durham, Department of English in the University, 1967. L'ensemble dactylographié est déposé à la Fondation Saint-John Perse d'Aix-en-Provence.

« Autrement Même », au singulier, à une étude sur la traduction.) Et à partir de 2001, ce sera la grande aventure de la collection « Autrement Mêmes », au pluriel, qu'il fonde et dirige aux Éditions L'Harmattan⁵.

Les études éparées consacrées à Saint-John Perse, publiées au fil du temps par Roger Little puis regroupées en 1984 aux Éditions Klincksieck sous le titre *Études sur Saint-John Perse*, sembleront aujourd'hui particulièrement parcellaires au regard de la présente édition des *Approches de Saint-John Perse* aux Éditions de l'Institut du Tout-Monde. Il importe de préciser tout d'abord ceci : la présente édition regroupe en fait l'ensemble des articles critiques consacrés à Saint-John Perse par Roger Little et initialement publiés dans des revues éparées et souvent traduites ici pour la première fois en français. Par rapport aux *Études sur Saint-John Perse* de 1984, on trouvera donc ici une quinzaine d'articles qui n'avaient jamais été regroupés auparavant (postérieurs à 1984), ou dont la traduction française est inédite (pour certains textes d'avant et après 1984). Mais par ailleurs, ces *Approches de Saint-John Perse* proposent également, en dernière partie du volume, la traduction inédite de l'édition critique établie par Roger Little en 1973 du recueil *Exil*, édition publiée alors en anglais et à ce titre peu pratiquée par les « persiens francophones ». La traduction disposée ici reprend la présentation du recueil ainsi que l'appareil de notes de l'édition de 1973. Et il faut souligner ce que peut représenter cette traduction, car alors même que cette édition critique est connue dans le domaine anglo-saxon, les lecteurs de Saint-John Perse autant que les chercheurs en langue française, découvriront ici pour certains d'entre eux, la substance à mon sens irremplaçable de cette approche du recueil de Saint-John Perse de 1946. Une approche à la fois philologique au meilleur sens du terme, mais qui voue de surcroît ce recueil à une appréhension sensible et on pourrait le dire, elle-même « poétique », dans le sens où les problématiques du déracinement et du renouement qui se jouent dans cette poésie du vide et de l'accès, sont ici subtilement éclairées comme je le crois, jamais cela n'avait été le cas, ni avant ni après ce commentaire.

Tout comme ce fut toujours le cas pour les apports décisifs de Roger Little au commentaire de la poésie de Saint-John Perse, cet ensemble représente, au moment de son édition entièrement refondue, un nouveau *jalon* – et en l'occurrence, il ne s'agit pas d'une réitération. Car au-delà même de la mise à

⁵ À propos de l'histoire de cette collection, voir le podcast établi sur le site de l'Institut du Tout-Monde, dans la rubrique des « Grands entretiens » : « Roger Little et les 20 ans d'« Autrement Mêmes » » (url : <http://tout-monde.com/grandsentretiens.html>)

disposition d'un ensemble unique en son genre, ce bouquet d'approches caractérisées à la fois par la minutie et l'humilité, nous remet en cheminement vers l'œuvre poétique de Saint-John Perse. Depuis 1984, de nouvelles étapes se sont manifestées dans le champ de la critique persienne, au gré desquelles on a su pratiquer l'art du panorama, et de l'approfondissement de certaines voies (l'étude des soubassements philosophiques, des implications anthropologiques, ou encore de l'intertextualité, pour ne citer que ces trois directions parmi tant d'autres). Mais après ces mutations rendues possibles par une étude elle aussi attentive des archives attestant des coulisses de la création, on a pu en venir un temps, à cette *ère du soupçon* si caractéristique de notre époque, et au gré de laquelle on a pu tenir en haute suspicion les conditions d'élaboration de l'œuvre. Cette phase archivistique, sans doute nécessaire voire indispensable, est aujourd'hui acquise et ses apports, engrangés. Après elle, *quid* d'un rapport renouvelé à cette œuvre, à la fois sur le plan littéraire, herméneutique et intellectuel ? Proposer ces approches à un nouveau lectorat de lecteurs et de chercheurs, c'est, sur les fondements de cette question qui pourrait demeurer sans réponse, prendre le pari d'un nouvel élan. D'une nouvelle montée en selle avec Saint-John Perse – en somme, j'ose le redire ici, d'une nouvelle anabase vers les hautes cimes de son verbe incomparable. En toute lucidité, en alerte et en émerveillement.

Roger Little a pour coutume de classer les lecteurs et spécialistes de Saint-John Perse en trois catégories : les « persophiles », les « persolâtres », et les « persistants ». Il se réclame quant à lui de la troisième catégorie, celle de la persistance des relectures de ce qui demeure à nos horizons, comme l'une des plus grandes œuvres poétiques de tous les temps, écloses au début du XX^e siècle, avant les déréllections et pour en démentir la fatalité. Nulle autre voie sans doute, afin qu'au-delà des postures et de la glose recommencée, Saint-John Perse puisse encore, et puissamment, habiter ce que Senghor nommait nos « fêtes de l'esprit » et aider ses lecteurs à parvenir « à part entière au délice de l'être⁶. »

Loïc Céry

⁶ Comme il est dit dans *Oiseaux*, X (Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 420).